

—Vollà ma chambre, dit Solange à Gabrielle, en lui montrant une porte; et voici la vôtre, ajouta-t-elle en ouvrant une seconde porte qui faisait face à la première.

Elles entrèrent. D'un coup d'œil, la jeune femme vit tout. Elle adressa à Solange un long regard qui disait toute sa gratitude.

—C'est trop beau, fit-elle vivement émue, je vais être ici comme dans un paradis.

—Nous serons toujours seules, puisque je ne reçois personne; mais je ferai tout ce que je pourrai pour vous égayer, et j'espère que vous ne vous ennuierez pas.

—J'aimerais, au contraire, cette solitude où je vais me trouver, et puis je ne saurais m'ennuyer étant occupée. Vous ne m'avez pas dit ce que vous me donneriez à faire.

—Soyez tranquille, nous ne serons pas oisives. Nous ferons la grasse matinée, c'est dans mes habitudes. Pendant que j'irai au marché acheter nos provisions de la journée, vous vous occuperez du ménage. Nous déjeunerons tous les jours à onze heures et demie. Il y a des livres dans la bibliothèque, nous lirons et puis vous ferez de la musique.

—Mais ce n'est pas travailler, cela.

—Vous savez coudre, connaissez vous le crochet, le tricot?

—Oui.

—Eh bien, dès demain, nous achèterons des étoffes, de la laine, du coton, toutes les choses nécessaires pour confectionner une jolie layette. Vous voyez que vous ne manquerez pas d'ouvrage.

Gabrielle poussa un profond soupir.

—Nous aurons aussi de l'occupation dans le jardin; il n'est pas grand, ce sera presque un amusement, un travail repose d'un autre.

La jeune femme ne trouva pas d'objections à faire. Elle s'était livrée à Solange, elle ne pouvait qu'accepter ce qu'elle voulait.

Elle employa le reste de la soirée à placer son linge et ses menus objets de toilette dans les tiroirs d'une commode. Il y avait dans le cabinet de toilette des patères, aux quelles elle accrocha ses jupes, ses jupons et ses robes.

Dès le lendemain, leur existence à Asnières commença ainsi que Solange l'avait indiqué.

Au bout de quelques jours, Gabrielle se mit à l'ouvrage presque joyeusement. Elle ne s'était certainement pas débarrassée de toutes les tristes pensées qu'avait fait naître le souci de l'avenir; mais elle se faisait violence pour les concentrer en elle et se montrer satisfaite et heureuse. Sa reconnaissance envers Solange lui imposait ce généreux mensonge. En s'occupant constamment elle trouvait cependant le moyen de se distraire de ses noires appréhensions et d'adoucir ses amertumes.

Elle avait une activité étonnante, un peu fiévreuse. Solange était souvent obligée de modérer son ardeur. Evidemment l'intérêt de Gabrielle n'entraînait pour rien dans cette grande sollicitude de Solange; elle redoutait qu'un accident imprévu ne vint au dernier moment, après s'être donné tant de peine, réduire à néant les projets de Durand.

Solange sortait tous les jours pour aller aux provisions et faire les achats d'objets dont elle et Gabrielle avaient besoin; mais ses absences n'étaient jamais longues, encore avait-elle la précaution de fermer soigneusement la porte d'entrée du jardin. Quand à l'autre petite porte, dont nous avons parlé, elle en avait toujours la clef sur elle. Elle n'avait pas à craindre que Gabrielle prit la fuite, mais elle se mettait en garde contre les éventualités d'une visite indiscreète quelconque.

La jeune femme avait retrouvé un repos relatif qu'elle devait à son isolement. Elle ne voulait voir personne et redoutait d'être vue, aussi ne franchissait-elle jamais le mur de clôture. Les voisins savaient que deux femmes habitaient la maison, mais aucun n'aurait pu dire si la compagne de Solange était jeune ou vieille, et qu'il eût aperçu seulement le haut de sa tête.

En dehors du temps qu'elle consacrait au ménage et des soins qu'elle donnait à la cuisine, Gabrielle cousait, brodait, tricotait, faisait des ouvrages au crochet. Dans le jardin, avec Solange, elle arrachait les mauvaises herbes et arrosait les plantes vivaces qui s'y trouvaient. On soignait les arbustes, c'était un délassement et cela aidait à passer le temps. Le soir Gabrielle faisait un peu de musique, ou bien elles prenaient chacune un livre et lisaient.

Les journées se passaient ainsi, et si l'une des deux trouvait cette existence monotone et s'ennuyait, ce n'était pas Gabrielle.

Elle avait l'air vivifiant de la campagne, de la verdure sous les yeux, des chants d'oiseaux à sa fenêtre, de la lumière et du soleil autant qu'elle en voulait. Comme elle l'avait dit le premier jour, elle se trouvait dans un paradis.

En raison des privations qu'elle avait été forcée de s'imposer, avenue de Clichy, elle avait dépéri et sa santé était compromise; au bout de deux mois de séjour à Asnière, elle n'était plus reconnaissable. Solange n'avait pu voir ce changement physique sans éprouver une sorte d'admiration.

La vie reprenait possession de ce corps délicat et charmant que la souffrance avait brisé et qu'elle aurait détruit peut-être. Les

yeux avaient retrouvé leur éclat, et le regard sa douce et ravissante expression. La physionomie était moins tourmentée; les joues s'étaient arrondies et avaient repris leur rose velouté. Le rire, la gaieté de la jeunesse heureuse ne revenait pas; mais, parfois un délicieux sourire se dessinait sur ses lèvres.

Chaque semaine Solange profitait du sommeil de la jeune femme qui se mettait au lit de très bonne heure pour aller rejoindre son complice à la petite porte du jardin et le tenir au courant de la situation. Un soir, après un long conciliabule, celui-ci, en la quittant, lui dit:

—Il faut que dans huit jours il ne reste rien de ce qui t'appartient dans la maison.

—C'est facile. Je n'ai qu'à tout remettre dans ma malle et à la faire enlever.

—Mauvais moyen, fit Durand; on ne peut pas faire venir une voiture, ce serait un danger.

—Comment faire alors?

—La semaine prochaine je ferai tous les soirs le voyage d'Asnières: tu me prépareras chaque jour un petit paquet que j'emporterai sous mon bras.

—Oui, oui, c'est cela. Et la malle?

—A la rigueur tu pourrais la laisser, mais tu feras mieux d'en jeter la ferrure dans les champs.

—Ce sera fait.

—Je n'ai pas d'autres instructions à te donner aujourd'hui.

Sur ces mots les deux complices se séparèrent.

Le lendemain, Durand écrivit à Sosthène de Perny:

« Nous touchons au dénoûment, lui disait-il; il est urgent que nous nous entendions sur les dernières dispositions à prendre. Nous devons être également prêts à l'heure, à l'instant. Les gens sages ne doivent jamais être pris au dépourvu. Je vous attends le plus tôt possible. Venez le matin.»

A la suite de cette lettre, Sosthène eut une conférence d'une heure avec Durand, et tout ce qui devait être fait fut convenu entre eux.

Ces deux misérables s'entendaient d'ailleurs parfaitement ensemble. Unis pour commettre le même crime, ils n'avaient pas à être défiants; la sûreté de l'un assurait celle de l'autre.

Depuis le marché qu'ils avaient conclu, Sosthène avait vu Durand plusieurs fois. Sans lui dire autre chose que ce qu'il voulait, ce dernier l'avait mis au courant de l'affaire, qui marchait aussi bien qu'on pouvait le désirer.

Non moins scrupuleux que son associé, Sosthène avait rempli avec exactitude son premier engagement, en remettant à Durand, à la fin du deuxième mois, la somme de dix mille francs.

Où prenait-il cet argent? Depuis le mariage de sa sœur il n'avait certainement pas économisé cinquante mille francs sur la somme annuelle que lui allouait M. de Coulange, en récompense de ses services. Nous pouvons supposer qu'il ne se faisait aucun scrupule de puiser à pleines mains dans la caisse du marquis. D'ailleurs ne considérait-il pas déjà la fortune de son beau-frère comme étant la sienne? Il ne se préoccupait nullement des comptes à rendre de sa gestion. Le marquis allait mourir; on ne rend pas de comptes à un mort. Quant à la marquise, elle n'existait plus pour lui.

Sosthène ne s'inquiétait pas davantage de cet enfant d'une pauvre femme, que sa volonté, son crime allait faire hériter d'une immense fortune.

—C'est moi qui l'aurait créé, cet héritier d'occasion, s'était-il dit; plus tard, s'il me gêne... Eh bien, je le ferai rentrer dans le néant d'où il est sorti!

Sous tous les dehors séduisants d'un véritable homme du monde il eût été difficile, comme on le voit, de trouver un scélérat mieux conditionné que ne l'était M. Sosthène de Perny.

XVI:

Pour le moment, M. de Perny était seul à l'hôtel de Coulange.

Dès la fin d'avril, madame de Perny et sa fille avaient quitté Paris pour aller s'installer au château de Coulange.

Le séjour à la campagne offrait à la mère deux avantages:

D'abord, elle n'avait plus à répondre aux questions des importuns; ensuite elle écartait d'un seul coup certaines difficultés qu'il eût été assez difficile de vaincre au dernier moment. Il est évident que pour arriver à son but, sans faire naître le moindre doute, il lui était infiniment plus facile de s'entourer de mystère à la campagne qu'à Paris.

Le château de Coulange est à environ vingt-cinq lieues de Paris sur la limite du département de Seine-et-Marne, et à quelques kilomètres de l'ancienne route de Paris à Strasbourg. Il est bâti au bord d'une verte colline sur laquelle s'étend le parc, qui n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. Le village se trouve à gauche, le site est pittoresque, ravissant, au milieu d'une végétation splendide. Il n'y a nulle part, peut-être, des platanes et des sycomores plus beaux.